

un grand nombre de localités, les cultivateurs n'admettent pas qu'un maître d'école puisse apprendre aux enfants la manière de bien cultiver la terre; eux seuls, hommes d'expérience, habitués aux travaux des champs, peuvent faire cette éducation. Cette idée est toute naturelle, et pour faire admettre à un homme illettré que l'instruction, que les livres peuvent lui servir même dans le métier qu'il exerce depuis son enfance, il faut beaucoup de temps. J'aime à constater cependant que nos écoles comptent aujourd'hui 24,792 élèves en agriculture (78,437 élèves pourraient suivre cet enseignement).

Je répète ici ce que je disais dans mon rapport de 1876-77 :

« Dans notre pays, habité en grande partie par des cultivateurs, il est utile, il est nécessaire que les principes de l'agriculture soient enseignés dans toutes les écoles. Il fût un temps où le sol canadien, encore neuf, poussait tous les grains sans qu'il fût besoin de conserver sa fertilité par des engrais ou par certains procédés de culture : mais nos terres n'ont pu résister toujours au régime débilitant auquel elles ont été soumises, et aujourd'hui on se plaint en plusieurs endroits que l'agriculture ne paye plus. Il devient donc urgent de prendre les moyens de redonner au sol sa fertilité primitive.

« Ces moyens sont connus et à la portée de tous. L'agriculture est un art qui a livré depuis longtemps ses secrets ; il ne s'agit plus que d'en vulgariser les principes. L'école est le chemin le plus court pour arriver à ce but. Enseignez l'agriculture aux enfants des cultivateurs, et l'agriculture cessera d'être une aveugle routine.

« Pénétré de cette idée, j'ai prescrit cet enseignement dans toutes les écoles de la province en 1874. J'ai eu la bonne fortune de trouver alors un catéchisme agricole parfaitement bien fait et approprié à l'esprit de l'enfance ; je veux parler du *Petit manuel d'agriculture* de M. Hubert LaRue, dont j'ai doté nos écoles primaires. »

Et dans ma circulaire du 10 mars 1877, aux commissaires d'écoles :

« Je sais l'objection que l'on fait contre l'enseignement du *Petit manuel d'agriculture* : on dit qu'il ne contient rien que ne sachent déjà tous les cultivateurs et qu'ils ne puissent enseigner eux-mêmes à leurs enfants.

« En disant tous les cultivateurs, on exagère, car, malheureusement, un bon nombre d'entre eux ignorent la moitié des bonnes choses que renferme le *Petit manuel*. Mais supposons que pas un n'y trouve un seul mot à apprendre ; dans ce cas, voici ce que j'ai à vous dire :

« Cette objection est faite par des personnes instruites ou ignorantes. Aux premières, je réponds : Vous connaissez la différence entre les choses que l'on fait par routine et celles que l'on fait pour les avoir raisonnées, entre une habitude de conduite et un principe de conduite dont on connaît la formule, et quand même tous les cultivateurs, par leur exemple, apprendraient à leurs fils à bien cultiver, ces derniers trouveraient encore un profit certain dans l'étude des principes d'agriculture, car on observe bien mieux ce que l'on peut se démontrer à soi-même qu'une chose dont l'exécution est une simple habitude routinière.

Quant aux seconds, c'est-à-dire aux personnes ignorantes, j'espère qu'elles me permettront de leur dire franchement qu'elles ne sont pas les meilleurs juges de la question et qu'elles doivent avoir le bon esprit de se fier là-dessus à ceux qui savent mieux.

« Je suis décidé, messieurs, à prendre tous les moyens possibles pour faire enseigner l'agriculture dans les écoles. Si, en travaillant pour la classe agricole, je n'ai pas le concours de sa bonne volonté, je tâcherai de lui être utile malgré elle. »

Et dans ma circulaire du 15 juin 1877 aux Inspecteurs d'écoles :

« L'enseignement agricole a deux sortes d'adversaires. Les uns le trouvent inutile, attendu que l'enfant du cultivateur peut apprendre sur la terre paternelle tout ce que contient le *Petit manuel*.—Vous savez comment répondre à cette objection. Les cultivateurs ne savent pas tous le contenu du manuel, et ne peuvent, par conséquent, l'enseigner à leurs fils ; dans tous les cas, ces derniers doivent étudier la théorie, car c'est un immense avantage de connaître le pourquoi de la pratique que l'on est habitué à suivre et de pouvoir se raisonner à soi-même ce que l'on fait par routine.

« D'autres personnes, mais en petit nombre, vous diront que l'enseignement théorique de l'agriculture ne peut que faire du mal aux enfants, dont l'esprit est déjà surchargé par l'étude des manuels qu'on leur fait apprendre par cœur.—Un instant de réflexion suffit pour juger de cette assertion bizarre. En effet, prétendre que les fils des cultivateurs ne pourront profiter de l'étude du *Petit manuel* parce qu'il contient une théorie trop abstraite, eux qui vivent, pour ainsi dire, au sein même de la pratique de l'agriculture, c'est formuler une objection qui ferait le désespoir des professeurs, si elle n'était vraiment puérile et contraire au simple bon sens. Assurément, c'est une grande faute que de surcharger la mémoire des enfants, de leur donner une instruction *a priori*, et c'est méthode condamnée que d'agir sur leur esprit sans l'aide des sens ; mais cela n'est pas à craindre dans l'espèce actuelle. Que l'enfant apprenne par cœur les règles du labour, des semailles, de l'irrigation, et de tous les autres travaux de la ferme, son esprit ne se trouvera pas surchargé de mots qui ne représentent rien pour lui ; au contraire, chacune de ces expressions représente à ses yeux une chose ou un acte dont il est témoin tous les jours. Il comprend donc ce qu'il étudie, et, par conséquent, l'on est en droit d'espérer que cette étude lui sera vraiment profitable, dans l'acception la plus large du mot. »

Voilà des considérations, de la part de M. le Surintendant de l'Instruction publique, qui ne sauraient être mises en doute, et que nous livrons à la sérieuse réflexion de MM. les Commissaires d'écoles.

## CAUSERIE AGRICOLE

### DU BON TRAITEMENT DES FUMIERS.

Nous ne pouvons revenir que trop souvent sur ce sujet, par la raison bien simple et si peu comprise que le fumier est le nécessaire de l'agriculture, et qu'il est